

DELVAUX (*Henri-Héliodore-Florentin-Marie*), Officier de la Force publique, Directeur de l'Anglo-Belgian Rubber and Exploring Company (A.B.I.R.), Consul honoraire de Belgique à Gênes (Schaerbeek, 30.1.1873 - Gênes, 10.7.1966). Fils de Richard-Hugo-Alfred et de Juliette-Elise-Henriette Lescalier.

Engagé pour 5 ans, le 18 juin 1892, au 2^e Régiment Etranger, Henri Delvaux passa ses 18 premiers mois de service dans l'extrême Sud algérien, où il reçut ses galons de caporal le 11 mai 1893. Volontaire pour le Tonkin, il s'embarqua, le 6 décembre 1893, sur le transport *Vinh-Long* qui, par Saigon — où l'unité fut hébergée quelques jours dans la caserne d'infanterie de marine — atteignit la baie d'Along (Tonkin) le 16 janvier 1894. Transbordé en chaloupe à vapeur, le bataillon de Delvaux passa au large d'Haiphong, remonta le Fleuve Rouge et, après une courte halte à Hanoï, débarqua à Vietri. De là, il gagna à pied — chaque soldat étant porteur d'une charge de 22 kg — à travers rivières, bambousaies, ravins et collines, le poste-citadelle de Tuyen-Quang, tristement célèbre par le siège meurtrier qu'il avait dû subir une dizaine d'années auparavant. Puis la route reprit vers le Nord, en pleine mousson. Par Bac-Kan et Bac-Mé, la troupe parvint à Bao-Lac, à la frontière chinoise, où Delvaux eut l'agréable surprise de trouver cinq légionnaires d'origine belge.

A cette époque, le Tonkin avait été divisé par les Français en 5 territoires, dont 4 étaient militaires. Le III^e Territoire, où était situé Bao-Lac, sur le Song Gam, était particulièrement exposé aux incursions de troupes irrégulières — « pirates » selon la terminologie du temps — qui mettaient à profit la proximité de la frontière pour se réfugier en territoire chinois et y reconstituer leurs forces avant d'entreprendre une nouvelle opération. Trois points stratégiques y avaient été établis: Bac-Mé, Bac-Kem et Bao-Lac, où s'était installée l'unité de Delvaux, qui s'était vu confier non seulement une mission de délimitation de frontière entre la Chine et le Tonkin, mais aussi la surveillance des « bandes » d'insoumis, dont celles des chefs A-Coc-Thuong, Ba-Ky et Luong-Tam-Ky, qui razziaient les villages voisins des postes militaires. L'insécurité la plus complète régnait sur tout le nord et le centre du Tonkin. Peu de temps après son arrivée à Bao-Lac, le détachement de Delvaux dut secourir Bac-Mé sur le haut Song Gam. Attaqué à la pagode de Lang-Ka-Fu, il réussit néanmoins à gagner le poste qui subissait l'assaut de 500 hommes de Luong-Tam-Ky. Après un combat acharné, qui dura une semaine, l'unité regagna Bao-Lac, à son tour sérieusement menacé.

L'année suivante, l'unité de Delvaux fut encore engagée dans plusieurs combats, notamment, le 25 avril 1895, à Than-Ban, où un convoi français avait été attaqué, et à Yen-Binh, près des gorges du Song Gam. En 1896, grâce aux renforts des colonnes Vallière et Audéoud, les opérations de la Légion prirent plus d'ampleur. C'est ainsi que, dès le 21 janvier, fut attaqué Tong-Ba-Xa, repaire du chef Lang-Van-Son qui s'était retranché dans une grotte à 1 500 m d'altitude. L'affaire n'alla pas sans pertes et l'on dut faire appel à l'artillerie pour venir à bout de la position. De là fut menée, sous les ordres du colonel Audéoud, une opération dans le massif montagneux de Lung-Men, où des partisans de Ba-Ky et d'A-Coc-Thuong occupaient des postes fortifiés. Après de durs combats, les 25, 26 et 27 février, la Légion réussit à at-

teindre le sommet du Lung-Men d'où furent chassés les derniers défenseurs. Ce fait d'armes valut à Delvaux la Médaille coloniale française. Ainsi prit fin la campagne d'hiver 1895-1896, après quoi l'unité de Delvaux reçut l'ordre, en avril 1896, de changer de garnison et de gagner Lao-Kay, sur le Fleuve Rouge, à la frontière du Yunnan. Mais, au cours d'une étape, un pont de bambou s'écroula et Delvaux fut précipité dans un ravin profond. Asses grièvement blessé, il fut évacué sur Tuyen-Quang et de là à l'hôpital militaire d'Hanoï, où il resta quatre-vingts jours et reçut, le 26 mai, son galon de caporal-fourrier. Épuisé par 33 mois de fatigues et de fièvres, il ne parvint pas à se rétablir et fut rapatrié par le navire-hôpital *Canton*. Après 41 jours de mer et une quarantaine au Frioul — le choléra s'étant déclaré à bord — il débarqua en France d'où il regagna l'Algérie pour y être démobilisé le 2 octobre 1896. Sa participation aux campagnes du Tonkin allait lui valoir, de 1932 à 1935, une série de distinctions honorifiques françaises: Croix du Combattant colonial, chevalier de l'Ordre royal du Cambodge, chevalier de l'Ordre impérial du Dragon vert de l'Annam, commandeur du Nicham Iftikar.

Rentré à Bruxelles après son rude séjour de trois ans en Extrême-Orient, Delvaux « prit le vent pour savoir dans quelle nouvelle direction il allait diriger son activité ». Un ami de sa famille lui ayant parlé du Congo, il décida d'y aller et se présenta au secrétaire général du département de l'intérieur de l'Etat indépendant, Charles Liebrechts, qui l'engagea séance tenante en qualité de sergent de la Force publique aux appointements de 1 500 F par an. Embarqué sur le *Léopoldville* le 6 janvier 1897, il commença sa carrière africaine à Léopoldville, comme gardien de prison... et du cimetière. Mais bientôt parvint, dans le Bas-Congo, la nouvelle du massacre des blancs de l'avant-garde de l'expédition Dhanis. Le gouvernement de Boma décida d'envoyer des renforts aux Stanley Falls. C'est ainsi que, le 1^{er} mai 1897, Delvaux fut désigné pour ce district. Mais deux jours plus tard, il reçut une nouvelle affectation: le Lualaba-Kasai, où l'on prévoyait que les répercussions de la révolte de l'Ituri seraient les plus violentes. Delvaux quitta Léopoldville le 4 mai à bord du *Ville de Bruges*, atteignit Lusambo le 3 juin et en reparti le 8, sur une plus petite unité, le *Ville d'Ostende*, qui le mena, dans la même journée, au poste agricole de la Bumbaie. C'est de là que la colonne dont il faisait partie devait faire mouvement. Placée sous les ordres du commandant Charles Van Bredael, elle comptait un effectif de 250 soldats noirs et de six officiers et sous-officiers blancs. Le but de l'opération était de rallier les troupes du Lomami, au cas où elles auraient commencé à se replier devant les révoltés.

Partie le 9 juin, la troupe gagna Kabinda le 25 juin, alors que suivant l'ordre de marche elle aurait dû se rendre à Tshofa. C'est en cours de route qu'elle avait reçu mission de se rendre à Kabinda où devait être assuré le passage, à travers la zone dangereuse, d'une colonne de ravitaillement destinée au Katanga. Six semaines se passèrent dans l'attente de cette colonne, non sans que l'ordre ne fût troublé à plusieurs reprises par des actes d'hostilité entre les soldats de Kabinda et ceux de l'expédition Van Bredael. Enfin, le 10 août, arriva le convoi de ravitaillement sous les ordres du capitaine Edgard Verdick, qui avait déjà séjourné à Lofoi de 1891 à 1895. Il fut décidé que le commandant Van Bredael et le sergent Delvaux l'escorteraient jusqu'aux con-

fins du Katanga. Le camp fut levé le 16 août. Douze jours plus tard, la colonne fut attaquée à Konge par une troupe de soldats révoltés et une masse de 800 indigènes. Avec 50 hommes de l'escorte et une centaine d'auxiliaires armés de lances et de fusils à piston, Delvaux repoussa l'attaque, permettant ainsi au convoi de gagner un lieu sûr. Le 8 septembre, Delvaux fut appelé à remplacer l'adjoint de Verdick, malade. Le 12, les colonnes Van Bredael et Verdick se séparèrent, la première rentrant à Lusambo par la rive gauche du Lubilash, tandis que la seconde se dirigea vers le Katanga, avec ses 95 soldats, 400 charges, 10 caisses de cartouches, 10 caisses d'obus et un canon « Nordenfeld » 4,7.

A travers les plateaux situés à l'ouest des monts Hakansson, cette dernière colonne atteignit la Lubudi le 18 septembre et, trois jours plus tard, après un nouvel accrochage avec des révoltés à Woameka, le Lualaba qui fut traversé en pirogue. Après un arrêt nécessaire par la réorganisation de la caravane, la marche fut reprise vers le sud le 24. On se trouvait ainsi, dans le Katanga. La Kalule traversée et gravies les pentes des monts Bia, le plateau des Bianco était atteint le 1^{er} octobre. Puis ce fut la descente dans la plaine de la Lufira, le passage de cette rivière le 10 et l'arrivée au poste de Lofoi le lendemain, en compagnie du commandant Clément Brasseur et du sous-lieutenant Louis Delvin venus à la rencontre de la colonne Verdick. Depuis son départ de Kabinda le 16 août, celle-ci avait perdu le tiers de son effectif.

A cette époque, les relations du gouvernement de Boma avec le Katanga étaient pour ainsi dire nulles. Théoriquement devait y être expédié chaque année, au départ de Lusambo, un ravitaillement en vivres d'Europe, munitions, articles de traite, etc. Dans la pratique, il en allait tout autrement. La colonne Verdick-Delvaux fut la dernière qui partit de Lusambo. Le ravitaillement suivant ne parvint à Lofoi qu'en 1899 *via* la côte orientale de l'Afrique. En vérité, le Katanga, avec ses 300 000 km², était encore, en 1897, un territoire à peu près inconnu en dépit des quatre expéditions que l'Etat indépendant y avait envoyées entre 1890 et 1892 pour y contrecarrer les visées de la British South Africa Company et y faire reconnaître le drapeau étoilé par le chef Msiri, alors à l'apogée de sa puissance, et dont la « capitale » Bunkeya n'était qu'à deux jours de marche du poste de Lofoi créé en 1891 par la première expédition du Katanga, celle de Paul Le Marinel. Cette station était située sur les bords de la petite rivière du même nom, à peu de distance de son confluent avec la Lufira. Lorsque Delvaux y parvint, cinq Belges l'y avaient déjà précédé: le lieutenant Amédée Legat, le capitaine Edgard Verdick, le commandant Clément Brasseur, le lieutenant Léon Cerckel et le sous-lieutenant Louis Delvin.

Dès son arrivée au poste, la colonne Verdick-Delvaux fut chargée d'accompagner le commandant Brasseur dans le Sud, pour y mettre à la raison le chef arabe Chiwala, esclavagiste notoire qui régnait depuis longtemps aux confins méridionaux du Katanga et dont le « boma » était installé sur la rive gauche du LuaPula, un peu au nord du 12^e parallèle Sud. Une première expédition avait échoué en 1896. Aussi, très éprouvé par cet échec, dû à une insuffisance d'effectifs, le commandant Brasseur voulut en finir. Sa colonne, qui quitta Lofoi le 25 octobre 1897, comptait 150 soldats, une centaine d'auxiliaires de Lusambo et de Mokanda-Bantu, fils de Msiri, et 200 porteurs. Delvaux fut chargé

de la manœuvre du canon Nordenfeld, ce à quoi il dut son surnom indigène de « Kipinga Misinga » (celui qui tire le canon). Le 8 novembre au matin, la troupe se trouva face au « boma » de Chiwala, vaste rectangle de quelque 12 hectares, dont le côté Est bordait le Luapula qui marquait la frontière entre l'Etat indépendant et les territoires de la British South Africa Company (future Rhodésie du Nord, aujourd'hui Zambie). Les angles du camp fortifié étaient dominés par des tours en pisé d'environ 8 m de hauteur. Le pourtour de la place était défendu par une sextuple palissade formée de gros arbres, derrière laquelle courait une banquette de tir en terre battue, surmontée de pierres plates formant créneaux. Devant la palissade avait été creusé un fossé large de 3 m et dont le fond était garni d'épieux époinçés: en somme, un boma fort bien paré pour la défense. La troupe assaillante fut disposée à quelque 300 m du fossé: Verdick à l'ouest, Delvin au nord, Brasseur et Delvaux au sud. Le combat commença par un tir nourri des assiégés et devint tout de suite très violent. Il allait se poursuivre quatorze heures durant, sans un moment de répit. Le lendemain, le boma était vide, ses occupants s'étant réfugiés sur la rive droite du Luapula, en territoire britannique. Hélas! le commandant Brasseur, grièvement blessé dès le début de l'action, alors qu'il surveillait la manœuvre de Delvaux au canon, expira le 10 novembre, à l'aube. Delvaux avait tiré 56 obus sur la forteresse, non sans avoir porté secours à son commandant et l'avoir mis à l'abri derrière une termièrre. Cette action devait lui valoir, le 7 décembre 1898, son étoile de sous-lieutenant.

Trois mois après ce tragique combat, Verdick et Delvaux quittèrent à nouveau Lofoi, avec 70 soldats, pour une reconnaissance qui allait durer plus de deux mois. Après avoir traversé les monts Kundelungu, l'expédition parvint au lac Moero le 19 février, et en suivit la rive, en passant par la mission protestante de Luanza, jusqu'à Pweto, qui fut atteint le 27 et où résidaient alors le lieutenant Edouard Maréchal et le sous-lieutenant Julien Fromont. Revenue à Luanza le 6 mars, elle en repartit le 9 non sans avoir rendu visite au capitaine anglais Poulett Weartherley, qui explorait alors la région. Ce fut un voyage très pénible, accompli en pleine saison des pluies, dans un pays inondé. On ne cessa de patauger dans des marais et il fallut construire des ponts pour traverser les rivières en crue. Du lac Moero, Verdick et Delvaux se dirigèrent vers l'ouest et, après avoir franchi les monts Mulumbe et Kibara, arrivèrent le 24 mars en vue du lac Upemba. Dans cette région, le chef Kayumba-Kapoya était alors en guerre avec son voisin Kish. Delvaux tenta d'apaiser le différend, mais fut grossièrement défié par Kish, dont il enleva le boma avec 25 soldats le 27 mars. Les marais et les inondations barrèrent à la colonne la route du lac Upemba, où elle devait rechercher et déterrer le matériel enfoui par l'expédition Delcommune. Aussi s'engagea-t-on sur le chemin du retour en longeant la vallée de la Lufira jusqu'aux chutes de Kiubo. Après un crochet vers l'est pour visiter le chef Sampwe, la colonne redescendit la Lufwa jusqu'à son confluent avec la Lufira et rejoignit le poste de Lofoi le 19 avril. Elle ramenait avec elle Sampwe qui avait refusé le paiement de l'impôt. Ayant tenté d'assassiner Delvaux, il fut incarcéré et ne put regagner son village que trois mois plus tard.

Après avoir accompagné Verdick au cours de ces 69 jours, Delvaux allait désormais voyager seul et agir sous sa seule responsa-

bilité. Ses randonnées avaient surtout pour but de manifester la présence belge au Katanga et de pacifier des zones où sévissaient encore des esclavagistes ou des bandes de révoltés. C'est ainsi que, du 4 au 29 juillet 1898, Delvaux — qui avait été nommé premier-sergent, le 1^{er} mars et adjudant le 1^{er} juillet — fut chargé de mettre à la raison quelques chefs insoumis dans la région des chutes de Kiubo et de la vallée de la Luvilombo. A la tête d'une quarantaine de soldats, il fut attaqué le 11 juillet par les gens de Mokana, dont il enleva le boma après un rapide combat. Les 16, 22 et 28 juillet tombèrent successivement les bomas de Kiome, Musapula et Kitenta. Un mois plus tard, tous les chefs rebelles vinrent faire acte de soumission à l'Etat.

Mais le poste de Lofoi devait aussi étendre son action loin dans le sud, jusqu'aux frontières de l'Angola, afin d'y réprimer le trafic des esclaves et le commerce illicite de poudre et d'ivoire, auxquels se livraient non seulement les Wambundu mais aussi certains blancs *outlaws*. Un des épisodes les plus marquants fut l'affaire de Tchamakele. Il s'agissait de faire reconnaître l'autorité de l'Etat au chef sanga Mulumu-Niama. Le capitaine Verdick avait déjà essuyé un échec et perdu son adjoint, le sous-lieutenant Julien Fromont, tué le 20 mars 1899 lors de l'attaque des grottes où se réfugiait le chef rebelle, qui était en relations suivies avec les trafiquants de l'Angola. Delvaux, qui avait été nommé sous-lieutenant le 7 décembre 1898, fut mis à la tête d'une nouvelle expédition, qui quitta Lofoi le 30 mai 1899. Les grottes de Tchamakele étaient situées à quelque 1 300 m d'altitude sur le plateau de la Manika, non loin de la vallée de la Dikuluwe, à un peu plus de 100 km au sud-ouest de Lofoi. Le 2 juin, la colonne Delvaux rencontra à Kamiba, sur la Disubwa, la Mission scientifique dirigée par le capitaine Charles Lemaire et, le 7, parvint non loin du repaire de Mulumu-Niama, rejoignant le détachement qu'avait laissé Verdick au commandement d'un sergent haoussa. Le siège des grottes fut immédiatement entrepris, mais ce ne fut que le 25 juin que la troupe réussit à pénétrer dans les galeries pour y découvrir 178 cadavres, dont celui du chef. Les survivants se rendirent, après quoi Delvaux regagna Lofoi le 19 juillet.

En janvier 1900, des plaintes étaient parvenues à Lofoi au sujet d'exactions commises par des gens armés venant de la zone britannique du Luapula et au service d'un Anglais, un certain Wilson, qui se livrait, dans le sud du Katanga, à la chasse à l'éléphant et à la contrebande d'ivoire. Delvaux fut chargé de se rendre sur place et d'y procéder à une enquête. Ayant quitté le 19 janvier le poste de Lukafu — qui avait remplacé dans l'entretemps celui de Lofoi —, il rencontra le lendemain Léon Dardenne, le peintre de la Mission Lemaire, qui, malade, rentrait en Europe et se joignit à la colonne jusqu'à Kilwa, sur le lac Moero, atteint le 31 janvier. De Kilwa, d'où Dardenne continua seul vers Pweto, Delvaux redescendit vers le Sud le 5 février. Dix jours plus tard, il parvint aux chutes Johnston sur le Luapula et y rencontra le sieur Wilson au sujet duquel il devait faire une enquête. Cette affaire terminée, il rejoignit Lukafu le 18 février.

Une des dernières missions de Delvaux s'inscrivit dans le cadre de ses fonctions d'officier de police judiciaire. Nommé, le 14 avril 1900, substitut du Procureur d'Etat et juge près le Conseil de guerre permanent du Katanga, il se rendit une nouvelle fois à Kilwa, en juin, pour mettre un terme au commerce

illicite de l'ivoire et du caoutchouc auquel se livrait un Irlandais nommé Morton. Il revint au poste de Lukafu, après avoir saisi quelque 800 kg de caoutchouc et 200 kg d'ivoire.

On le voit, les activités de Delvaux étaient des plus variées, comme celles d'ailleurs de tous les agents de l'Etat à cette époque. Mais, fait plus rare, Delvaux participa aussi aux travaux de la Mission scientifique du capitaine Lemaire, qui était arrivée à Lofoi le 20 février 1899. Le poste n'étant pas organisé pour loger six nouveaux hôtes, Delvaux fit construire en hâte 3 maisons en briques sèches et se chargea de l'approvisionnement de la table. Dès le 8 mars, il se vit confier le service des observations de la station météorologique créée à Lofoi par Lemaire, et transférée, en juillet, à Lukafu. Il assura ces prestations six fois par jour, à la satisfaction de Lemaire, qui apprécia son « concours non seulement très complaisant, mais aussi très intelligent ».

Delvaux prit en outre une part des plus actives à l'édification du nouveau poste de Lukafu, qui remplaça à 40 km au Sud, celui de Lofoi « abandonné définitivement aux moustiques ». Tour à tour briquetier, maçon, charpentier, menuisier et terrassier, il construisit aussi sur la rivière Lukafu, un pont en briques à 2 arches. Le poste était à peine achevé qu'il reçut la visite du capitaine Léon Van den Broeck, qui venait prendre le commandement de la zone. C'est ainsi que Verdick et Delvaux apprirent la récente création du Comité Spécial du Katanga et l'envoi imminent des premiers agents de ce nouvel organisme, qui allait prendre en charge l'administration du Katanga jusqu'en 1910. Ils quittèrent donc Lukafu le 9 août 1900, emmenant un transport des premiers produits de la zone: 3 000 kg d'ivoire et 1 200 kg de caoutchouc, ainsi que des documents divers, herbiers, collections et observations anthropométriques destinées au Musée de Tervuren. Le 30 août, entre Kilwa et Pweto, la colonne rencontra le trafiquant Rabinek, dont l'arrestation et la mort, un an plus tard, allait susciter au Comité Spécial du Katanga un procès qui durerait 15 ans (Voir *Biographie coloniale belge*, IV, vol. 729-733). De Pweto, où ils parvinrent le 2 septembre, Verdick et Delvaux gagnèrent Kabambare via Saint-Jacques-de-Lusaka, Mpala, Albertville et Toa. L'Inspecteur d'Etat Malfeyt les reçut le 23 octobre et Delvaux, qui avait appris des nouvelles peu rassurantes sur la santé de son père, poursuivit seul sa route et sans délai, dès le 24. Après avoir descendu la Luama, dont la reconnaissance lui avait été confiée, il se rendit en pirogue de Kasongo à Stanleyville, où il s'embarqua pour Léopoldville. Le 5 janvier 1901, il était à Anvers, qu'il avait quitté quatre années auparavant, quasi jour pour jour.

Mais l'Afrique continua à exercer sur Delvaux un véritable envoûtement, si bien que moins de quatre mois plus tard, le 30 avril, il prit passage à bord du *Stanleyville*, mais cette fois pour le compte de l'Anglo-Belgian Rubber and Exploring Cy (A.B.I.R.). Chef de factorerie à Mompono sur la Maringa, il exerça, de mai à octobre 1903, les fonctions de directeur intérimaire en remplacement d'Albert Longtain, en congé en Europe. Lui-même rentra en Belgique, le 16 mars 1904, à l'expiration de son terme, mais repartit pour le Congo, le 15 septembre, en qualité de directeur titulaire de l'A.B.I.R.

Ce fut au cours de ce second terme qu'eurent lieu des événements dont la nature exacte nous échappe encore et qui ne nous sont connus, en fait, que par le témoignage de Delvaux. Selon lui, des missionnaires anglais

auraient été à l'origine d'« incidents très graves » dans la concession de l'A.B.I.R., à la suite desquels il résolut de se rendre à Boma pour y rendre compte de la situation exacte des affaires de la Société au gouvernement général. Les 21 et 23 mars 1906, Delvaux aurait eu des entretiens avec le gouverneur général, d'où il lui parut résulter que la seule issue à ses difficultés était de rentrer en Belgique « pour provoquer d'autres mesures ». Il semble que Delvaux ait été par ailleurs accusé de sévices envers des indigènes, ce qui se révéla d'ailleurs faux, puisqu'il bénéficia, le 18 juin 1906, d'une ordonnance de non-lieu, publiée à la demande de son bénéficiaire dans la *Tribune congolaise* du 25 juillet 1907. Quoi qu'il en soit, Delvaux s'était embarqué sur l'*Anversville* à l'insu des autorités de l'Etat indépendant. Aussi, dès qu'elles apprirent ce départ clandestin, elles câblèrent au gouverneur de Ténériffe d'arrêter Delvaux dès l'arrivée du paquebot aux Canaries et de le renvoyer à Boma, et ce en vertu du traité d'extradition signé le 31 juillet 1895 entre l'Espagne et l'Etat indépendant. Au reçu du câble, le gouverneur prévint les autorités consulaires belges à Ténériffe pour les informer que les Espagnols n'avaient pas le droit d'arrêter un sujet belge se trouvant à bord d'un navire belge. Il leur suggéra alors d'arrêter eux-mêmes Delvaux et de le lui livrer. Dès l'arrivée du bateau, le 8 avril 1906, le consul général monta à bord et pria Delvaux de le suivre à terre. Code à l'appui et au cours d'un entretien orageux, Delvaux tenta de démontrer qu'aucune autorité ne pouvait l'obliger à quitter le bord. Le consul général belge décida en conséquence de demander des instructions à Bruxelles, mais, dès le lendemain et sans attendre la réponse, il autorisa la montée à bord de l'*Anversville* de quelques soldats espagnols armés, lesquels, selon Delvaux, furent accueillis par les huées des passagers. Bientôt après arriva un câblogramme du Ministre belge des Affaires étrangères, enjoignant au consul général de ne plus inquiéter Delvaux et de faire descendre du bateau la force armée espagnole. Dès son arrivée en Belgique, le 16 avril, Delvaux écrivit aux journaux, et notamment à l'*Indépendance belge* et au *Mouvement géographique*, pour leur donner sa version des faits. Rappelons qu'il fut lavé de toute accusation par le non-lieu du 18 juin.

Cette aventure fit sans doute abandonner à Delvaux le désir de revoir l'Afrique, tout au moins dans l'immédiat. A 33 ans, il était temps qu'il pensât à son avenir. Aussi accepta-t-il de devenir le collaborateur d'un oncle paternel, Alphonse Delvaux, qui s'occupait de la vente de champagne et de vins français. Chargé de la représentation de la firme à l'étranger, Henri Delvaux effectua de nombreux voyages, notamment en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie. Ce dernier pays exerça sur lui une attirance toute particulière, car il décida de s'installer à Gênes, où il continua à gérer une part des affaires de son oncle tout en exerçant l'agence générale de grandes firmes françaises, activement secondé par sa jeune femme, Elisabeth Roos, qu'il avait épousée à Strasbourg. La guerre de 1914-1918 dut certainement mettre en veilleuse une grande partie de ses activités commerciales, mais il n'en demeura pas moins très dynamique et entreprenant, à en juger par une périlleuse mission spéciale en Allemagne, dont il s'acquitta en septembre 1917 à la demande des autorités militaires de la légation de France à Berne.

Après la guerre et cédant une nouvelle fois, malgré sa mésaventure de 1906, à sa nostalgie

de l'Afrique, il confia la direction de ses affaires à sa femme et accepta de retourner au Congo, le 1^{er} janvier 1923, en qualité de directeur de la Commerciale anversoise du Congo (Comanco). Envoyé en mission durant 14 mois, dans le Haut-Ubangi, il entra en Europe au cours de l'année 1924, cédant aux instances de sa femme, redoutant pour lui le sort funeste de son frère, Hector Delvaux, qui venait de succomber, en Afrique, à une grave maladie tropicale. Réinstallé à Gênes, où il comptait de nombreux amis, il y fut nommé, le 5 mai 1936, consul honoraire de Belgique, fonctions qu'il se vit contraint d'abandonner le 10 juin 1939 à la suite d'une crise cardiaque. Il s'était dépensé sans compter pour aider ses compatriotes et avait créé à Gênes la Caisse belge de bienfaisance.

Bien qu'absorbé par la gestion de ses affaires, il n'en oubliait pas moins ses années de jeunesse aventureuse. Rassemblant notes et souvenirs, il écrivit en 1931, pour *L'Expansion belge*, un article sur l'attaque du boma de Chiwala. Un peu plus tard, en 1934-1935, il évoqua son séjour au Tonkin dans les *Souvenirs d'un vieux légionnaire*, que publia le *Trait d'union*, organe d'une association franco-italienne de combattants. A la même époque, l'*Essor du Congo*, d'Elisabethville, fit paraître quelques articles de Delvaux sur le vieux Katanga. Quinze ans plus tard, à l'occasion du 50^e anniversaire du Comité Spécial du Katanga, le même journal réédita ces articles et les réunit sous la forme d'un petit volume de 94 pages, intitulé: *L'occupation du Katanga. 1891-1900. Notes et souvenirs du seul survivant*.

L'année suivante, en octobre 1951, Henri Delvaux et sa femme furent invités par le gouvernement belge à visiter le Katanga à l'occasion de l'érection de stèles commémoratives dans les sites historiques de Lofoi et de Chiwala. Ce fut, pour Delvaux, l'émouvante occasion de revoir les lieux où il avait intensément vécu cinquante années auparavant et de mesurer le chemin parcouru. Entouré des autorités provinciales, militaires et religieuses, ainsi que d'un très grand nombre d'Européens et d'Africains — dont certains avaient servi sous ses ordres — Delvaux, en dépit de ses 78 ans, évoqua ses souvenirs sur les lieux mêmes de ses exploits, allant jusqu'à situer l'endroit exact où le commandant Brasseur avait été mortellement atteint lors de l'assaut du boma de Chiwala. Après une visite aux centrales hydro-électriques de Mwadingusha et Koni et aux usines de l'Union minière à Jadotville, Delvaux et sa femme furent accueillis à Bunkeya par le chef Mwenda Munongo, le fils du fameux Msiri, et y fleurirent la tombe du capitaine Bodson: deux noms à jamais unis dans un tragique souvenir des débuts de l'occupation belge au Katanga. A Elisabethville, dont il fut nommé citoyen d'honneur le 30 octobre 1951, Delvaux fit une conférence devant quelque 500 élèves des trois écoles européennes de la cité du cuivre.

De ces trois semaines de séjour au Katanga, Henri Delvaux garda jusqu'à sa mort un inoubliable souvenir, que vint malheureusement troubler la cruelle amertume qu'il ressentit à l'annonce des graves événements qui marquèrent les premières années de l'indépendance congolaise. En 1961, alors qu'il se trouvait à Florence chez sa fille cadette, il fut soudain atteint du mal qui devait l'emporter cinq ans plus tard. Ses dernières années s'écoulèrent dans les souffrances et la misère physique dues à l'artériosclérose et à une paralysie presque complète de la jambe droite. Surmontant son mal avec courage et dignité, il s'éteignit le

dimanche 10 juillet 1966, âgé de 93 ans. Il repose au cimetière de Staglieno, à Gênes, auprès de sa fille aînée, qu'il avait eu la douleur de perdre en 1947.

Distinctions honorifiques belges et congolaises: chevalier de l'Ordre de Léopold; commandeur de l'Ordre royal du Lion et de l'Ordre de Léopold II; chevalier de l'Ordre de l'Etoile africaine; Etoile de service de l'Etat indépendant du Congo; Médaille commémorative du Congo; Médaille commémorative du cinquantenaire de la Colonie.

Distinctions étrangères: Médaille coloniale française; Croix du Combattant colonial; officier de l'Ordre de l'Etoile noire du Bénin; chevalier de l'Ordre impérial du Dragon vert de l'Annam; chevalier de l'Ordre royal du Cambodge; commandeur du Nicham Itikar.

Publications: *L'attaque du boma arabe de Chiwala* (*L'Expansion belge*, Brux., févr. 1931, p. 79-81). — *Souvenirs d'un vieux légionnaire* (*Le Trait d'union*, Gênes, nov. 1934-févr. 1935). — *Au Katanga, il y a 50 ans* (*Revue coloniale belge*, Brux., 15 oct. 1946, p. 241). — *Le cinquantenaire du combat de Chiwala, La mort du commandant Brasseur* (*Les Vétérans coloniaux*, Brux., nov. 1947, p. 7-9). — *L'occupation du Katanga* (Elisabethville, L'Essor du Congo, août 1950, 94 p.). — *Le 60e anniversaire du Katanga* (*Le Soir*, Brux., 20.6.1951). — *Chiwala ou le Tombouctou du Katanga* (*Le Soir*, Brux., 3 et 4 sept. 1952).

26 juin 1971.
Marcel Walraet.

Papiers et documents divers conservés au Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren) et chez Mme Suzanne Delvaux-De Sanctis (Florence). — Ministère des Affaires étrangères et du commerce extérieur, Service du personnel. — *Le Mouvement géographique*, Brux., 10.1.1897, col. 20; 28.4.1901, col. 201; 22.4.1906, col. 199-200; 29.4.1906, col. 217-218. — Capit. Charles Lemaire, *Mission scientifique du Ka-Tanga. Journal de route* (Brux., Ch. Balens, 1902, p. 212, 214, 228, 238-240, 242, 246-249, 254-257, 263, 265, 267, 279, 297, 299, 307, 308, 317, 320, 325). — *La Tribune congolaise*, Brux., 15.9.1904, p. 1; 25.7.1907, p. 1; 15.12.1932, p. 1; 30.9.1935, p. 2. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo. Tome II* (Anvers, 1911, p. 322-324, photo). — *L'Horizon*, Brux., 6.3.1926, p. 3. — *A nos héros coloniaux morts pour la civilisation* (1876-1908) (Brux., Ligue du Souvenir congolais, 1931, p. 231). — *L'Essor colonial et maritime*, Brux., 31.5.1936, p. 3. — *Bull. de l'Assoc. des Vétérans col.*, Brux., févr. 1936, p. 7-8. — *Le dernier survivant de l'occupation du Katanga*, Delvaux, H. (30.1.1873) (*Les Vétérans colon.*, Brux., avril 1946, p. 25-26). — *Nos pionniers. Henri Delvaux* (*Le Courrier d'Afrique*, Léopoldville, 25.1.1947, p. 6). — *Nos pionniers il y a 50 ans: Henri Delvaux* (*Chambre de commerce et de l'industrie du Katanga*, janv. 1947, p. 28). — *Comité spécial du Katanga, 1900-1950* (Brux., Edit. L. Cuyppers, 1950, p. 23). — R. J. Cornet, *Terre katangaise* (Brux., M. Lesigne, 1950, p. 68-71). — *Revue coloniale belge*, Brux., 15.2.1950, p. 133. — *Le Soir*, Brux., 8.8.1951. — J. Sepulchre, *Le commandant Delvaux* (*L'Essor du Congo*, Elisabethville, 13.10.1951, p. 1). — *Le commandant et Mme Delvaux* (*L'Essor du Congo*, Elisabethville, 9.11.1951, p. 1). — *Le commandant Delvaux, citoyen d'honneur d'Elisabethville* (*Revue congol. ill.*, Brux., déc. 1951, p. 3-5). — E. Verdick, *Les premiers jours au Katanga, 1890-1903* (Brux., Comité spécial du Katanga, 1952, p. 73, 75-78, 85, 86, 90, 97, 100, 144, 146, 147, 149, 150). — *Bull. de l'Assoc. des intérêts colon. belges*, Brux., 15.2.1953, p. 66-67). — *Le soixantième anniversaire de la bataille de Chiwala* (*L'Essor du Congo*, Elisabethville, 9.11.1957, p. 1-2). — *Le Soir*, Brux., 13.7.1966.